

Georges Dantès

L'INDOMPTABLE

Collection
~La Datcha~



La Mèsonetta

L'INDOMPTABLE

de

Georges Dantès

Collection ~ La Datcha ~

Les Éditions de La Mêsouetta

Roman français du XXI^e siècle



Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsouetta ©[®]



*Elle ne haïssait personne, maintenant ; une confusion de crépuscule s'abattait
en sa pensée, et de tous les bruits de la terre Emma n'entendait plus que
l'intermittente lamentation de son pauvre cœur, douce et indistincte, comme le
dernier écho d'une symphonie qui s'éloigne.*

Madame Bovary, Gustave Flaubert

Première partie

I

J'étais heureux à Pompéi au milieu de ces ruines, de ces fresques aux tons pastel qui semblaient avoir été peintes selon les lois de la perspective, de cette vie pétrifiée il y a deux mille ans en arrière. J'en observais les traces, jusque sur les voies pavées, usées par les roues des chars, j'en ressentais l'effervescence passée, joyeuse et prospère, j'en imaginais les plaisirs, les commodités, si proches des nôtres. J'étais heureux au milieu de ce site archéologique que surplombait au loin le Vésuve avec ses formes arrondies, rassurantes, que réchauffait cet été indien qui n'en finissait pas de jouer les prolongations.

J'évoluais dans le [Lupanar](#) à contempler les représentations d'hommes et de femmes entremêlés dans des positions érotiques, quand le téléphone sonna ; c'était ma mère, je sortis du bordel antique pour lui répondre. Sa voix était agitée, précipitée, angoissée : « La police vient de passer à la maison, ils ont retrouvé ta sœur morte seule, chez elle, ils ne veulent pas qu'on la voie, cela fait au moins quinze jours qu'elle est décédée ».

Mon cœur se mit à s'accélérer, ma gorge à se nouer, le sol à se dérober, et ce ciel bleu azur, cette lumière aveuglante rendirent plus crue, plus cruelle encore l'effroyable nouvelle. Je ne savais plus où j'étais, je ne savais pas où j'allais, seule la voix de ma mère me guidait au milieu de ces vestiges millénaires, de cette foule insouciant, en un instant transformée en hologrammes fantomatiques, en spectres étrangers à ma douleur intérieure.

J'écoutais parler ma mère, j'écoutais cette logorrhée qui exprimait son désarroi. Elle se reprochait de n'avoir pas répondu à son ultime appel au secours : « Tu te rends compte des derniers mots que j'ai dits à ma fille ! Que j'étais fatiguée, que je ne pouvais pas me déplacer, qu'elle me laisse tranquille, qu'elle prévienne elle-même les pompiers. Tu te rends compte des derniers mots qu'elle a entendus de sa mère ! ». C'est vrai que ma mère avait du mal à se déplacer, ses vertèbres lombaires s'étaient complètement tassées, compressant sa moelle épinière, réduisant sa mobilité et rendant sa démarche extrêmement douloureuse. C'est vrai que ma mère était fatiguée, à la fois honteuse et révoltée de voir sa fille se détruire, de l'entendre toujours proférer les mêmes invectives, les mêmes mots qui blessent, qui déstabilisent, qui mettent en colère.

Véronique avait fini par faire le vide autour d'elle, elle avait fini par exaspérer jusqu'à son dernier cercle, jusqu'aux plus intimes, aux plus courageux, aux plus déterminés, jusqu'à sa propre famille. Seule sa mère avait appris à résister, par abnégation, par culpabilité, de moins en moins par amour. Car ma sœur, quand elle était soûle, se métamorphosait en cette espèce d'alien, capable de percer les failles de ses interlocuteurs, de les ébranler et de les décourager de lui venir en aide. Cet état, s'il n'était pas l'expression de sa méchanceté, en avait le visage, il en avait la fureur et semblait émerger du plus profond de sa haine. Mais il n'était que l'expression de sa dépendance toujours plus grande à l'alcool, il traduisait cette colère contre elle-même qui, désinhibée, se retournait contre les autres et dont l'intensité était d'autant plus forte qu'il s'agissait de ceux qu'elle aimait le plus.

Ma mère continuait à m'exposer sa version de l'histoire, elle avait besoin de parler, j'avais besoin de l'entendre. Je sentis, entre les mots, dans l'interstice de ses pensées, qu'elle avait pris depuis plusieurs semaines de la distance avec ma sœur, une distance qui désormais exacerbait sa culpabilité. Elle n'avait pas vraiment coupé les ponts avec sa fille, elle avait plutôt décidé de prendre soin de sa santé, de son équilibre psychique. De son côté, Véronique l'avait compris et elle voyait cette mère, qui malgré tout le mal qu'elle avait pu lui faire ne l'avait jamais abandonnée, s'éloigner inexorablement parce qu'elle se savait diminuée et dans l'incapacité de s'occuper de sa fille avec la même implication.

Il fallait que j'apaise le chagrin de ma mère, que j'apaise sa culpabilité : « Maman, rappelle-toi, combien de fois tu lui as sauvé la vie, combien de fois tu as évité le pire ! Tu te souviens pas l'été dernier, si tu n'avais pas été là, elle serait morte ! ». L'été dernier, il y a un peu plus d'un an, ma sœur s'était fait retirer des broches qu'on lui avait posées à la suite d'une mauvaise chute dans la cage d'escalier de son immeuble, en état d'ébriété. L'opération s'était bien passée, elle était ensuite allée chez ma mère en convalescence, se faire cajoler. Mais très vite, elle commença à se plaindre de douleurs épouvantables, devint de plus en plus agitée, de plus en plus incohérente. Ma mère appela les pompiers et ma sœur fut immédiatement hospitalisée. Dès sa première nuit à l'hôpital, son état de santé s'aggrava, ses poumons s'arrêtèrent de fonctionner, sa température corporelle ne cessa d'augmenter. Elle fut conduite en réanimation, intubée et mise en coma artificiel, son pronostic vital était engagé. Quand je descendis à Annecy, je pensais que j'allais devoir l'enterrer, mais après quinze jours de traitement, sa septicémie fut guérie, une septicémie consécutive à une infection nosocomiale. Une fois encore, ma sœur avait

été sauvée par l'acharnement des médecins et par la vigilance de sa mère ; on l'avait ressuscitée. Malheureusement, à peine remise sur pied, Véronique recommença à calmer ses angoisses par l'alcool, à renouer avec ses pulsions, ses démons. Peut-être n'avait-elle pas réalisé à quel point elle avait échappé à la mort ou peut-être cherchait-elle à précipiter son départ.

La conversation téléphonique avec ma mère m'avait conduit jusqu'au [forum](#), une longue place rectangulaire, orientée nord sud et bordée de colonnes. Certaines étaient à moitié détruites, d'autres avaient conservé leur chapiteau et leur style, cette agrégation composite d'ordre [dorique](#), [ionique](#) et [corinthien](#) si caractéristique de l'architecture romaine. L'ensemble avait gardé ce caractère monumental qui laissait à l'imagination entrevoir toute son importance dans la cité antique. Je devais reprendre mes esprits, je devais m'extraire de ce passé, m'extraire de mes pensées, hantées par l'image de ma sœur et de sa fin funeste.

À force de déambuler sans prêter attention où j'allais, j'avais perdu Didier et je voyais l'heure du départ se rapprocher. Je lui donnai rendez-vous au pied des vestiges du temple de Jupiter, devant une sculpture monumentale [d'Igor Mitoraj](#), une tête tronquée, faussement patinée par le temps, représentant un jeune homme aux grands yeux ouverts, aux lèvres pulpeuses et au profil grec. Didier serait le premier à qui j'annoncerais la nouvelle, le premier sur qui je constaterais dans l'expression de son regard toute la tristesse et la stupéfaction.

C'était notre dernière journée de vacances et nous avions décidé de la passer à Pompéi ; ce lieu réveillait en nous des souvenirs d'enfance, presque inconscients, de ces émotions nées des images illustrant les

manuels scolaires de latin ou d'histoire. Nous nous étions levés très tôt pour atteindre notre but car nous séjournions à Ischia, une île d'origine volcanique au nord de la baie de Naples. Il nous avait fallu traverser l'île en bus, embarquer pour rejoindre le continent, trouver la gare centrale et enfin prendre la [Circumvesuviana](#), un train qui relie Naples aux principaux sites de la Campanie autour du Vésuve. Trois heures de trajet au total que nous nous apprêtions à refaire en sens inverse. Et le retour me parut interminable, l'annonce de la mort de ma sœur distendait ma perception du temps, obscurcissait le décor et transformait cette journée en cauchemar, un cauchemar qui me paraissait aussi tragique que deux mille ans en arrière, au moment où l'éruption avait tout enseveli.

Nous arrivâmes à l'heure du dîner, j'essayai de ne rien laisser paraître, mais une fois dans la chambre je me mis à pleurer. Recroquevillé dans mon lit, en position fœtale, je ne pouvais plus rien réprimer : ni les larmes, ni les sanglots, ni les spasmes, ni ces gémissements de douleur que mes mains appuyées sur ma bouche ne parvenaient pas à étouffer. Didier s'allongea contre moi et me serra dans ses bras, je ressentis sa chaleur, son réconfort, sa bienveillance. Même si je me croyais inconsolable, je mesurais ma chance de ne pas être seul.

II

Le lendemain matin, c'était le grand départ pour la France, après une dizaine de jours passés à Ischia à admirer ses superbes paysages, façonnés par les éruptions volcaniques, à s'étonner de cette végétation luxuriante que la sécheresse de tout un été et de ce début d'automne ne semblait pas avoir altérée, à profiter de ses plages et surtout de ses douces eaux thermales aux vertus médicinales, aux réminiscences amniotiques. Je contemplais pour la dernière fois l'incroyable vue panoramique qu'offrait notre chambre, je regardais pour la dernière fois le soleil se lever, éclairer par ses teintes rougeâtres le petit village de Sant'Angelo, son isthme et sa presqu'île, cette montagne en miniature baignée dans la mer. Je me disais, dans l'effroi de ma pensée, du plus profond de mon désarroi, que jamais plus ma sœur n'assisterait à la beauté d'un tel spectacle, que jamais plus elle ne savourerait ce bonheur de vivre et je me jurais en moi-même que jamais plus je ne reviendrais à Ischia.

Arrivé à l'aéroport de Naples en attendant l'avion pour Paris, j'eus l'idée d'envoyer un message sur Facebook. Je savais que ma sœur et moi avions très peu d'amis en commun, qu'elle s'était isolée ces dernières années, et qu'elle n'était pas versée dans les réseaux sociaux, mais je n'avais rien à perdre, j'espérais que cela fit boule de neige et j'éprouvais le besoin qu'on ne l'oublîât pas. J'écrivis donc ce petit texte sur mon smartphone :

« J'ai beaucoup hésité à publier ce post, mais je me dis qu'il n'y a pas à avoir honte de sa souffrance et que celles et ceux qui la connaissent

seront ainsi informés. Hier, ma mère m'a appelé pour me dire qu'on avait trouvé ma sœur morte chez elle, allongée dans son lit, avec autour d'elle des médicaments. Je ne sais pas s'il s'agit d'un suicide car Véronique était victime depuis des décennies d'un alcoolisme très grave et il se pourrait aussi que ce soit un malheureux accident, étant donné son extrême faiblesse. J'étais en vacances en Italie et je repars aujourd'hui à Annecy rejoindre ma mère. Voici une photo d'elle jeune, elle était très belle, c'est la photo que j'ai retrouvée sur mon portable. »

Cette photo de Véronique, je me rappelai l'avoir prise dans sa chambre, celle de la maison de mes parents, il y a environ vingt-cinq ans en arrière. Elle devait alors avoir ce même âge et était déjà sans le savoir à la moitié de sa vie. Je venais d'acheter un nouvel appareil et j'étais heureux d'avoir choisi ma sœur comme modèle ; elle se prêtait volontiers au jeu, elle était douée pour prendre la pose. Sans être ni érotiques, ni suggestives, ces clichés me semblaient capter une partie de sa personnalité, de sa sensualité, de cet air mi provoquant, mi bravache, de cette audace juvénile, comme le pendant féminin d'une sculpture de [Donatello](#). Malheureusement, la plupart avaient brûlé lors d'un incendie, il ne restait plus que cette photo dont la surexposition involontaire rappelait les couvertures de magazines. Véronique était représentée de face avec ses magnifiques cheveux blonds, détachés et mi-longs, ses grands yeux noisette, ses lèvres resserrées à la moue rebelle, au rouge écarlate, son ovale parfaitement dessiné et ses traits de visage d'une finesse exceptionnelle. Une incroyable force de vie se dégagait de ce portrait, une beauté spontanée et insolente qui n'intimidait pourtant pas les garçons.

À peine avais-je mis en ligne sur Facebook mon texte sur Véronique annonçant son décès, que les commentaires affluèrent, ils semblaient devoir obéir à de nouvelles règles de savoir-vivre. Les plus nombreux, publiés sur mon « mur » et visibles par tous, émanaient de relations plus ou moins éloignées avec qui j'avais l'habitude d'échanger sur les réseaux sociaux, les autres, envoyés par texto ou par message personnel et dont j'étais seul à avoir connaissance, provenaient d'amis plus proches ou des quelques membres de ma famille que je n'avais pas encore eu le temps de prévenir. En fait, peu de ces commentaires échappèrent à cette hiérarchie numérique de l'intime, si ce n'est celui d'une cousine germaine qui n'avait pu s'empêcher d'exposer, au vu et au su de tout le monde, le cas de sa « meilleure amie » morte dans « les mêmes conditions », une concurrence compassionnelle que j'avais alors trouvée déplacée, d'autant que je savais pertinemment qu'elle ne viendrait pas à l'enterrement de ma sœur. Mais qu'ils fussent publics ou privés, rédigés en français ou en anglais, ces petits messages de condoléances témoignaient d'une empathie sincère qui m'allait droit au cœur.

L'avion était annoncé, nous allions bientôt décoller et éteindre nos téléphones portables. Je n'arrivais pas à me concentrer, je n'arrivais pas à lire, ni même à écouter de la musique, je me contentais de regarder le paysage à travers le hublot, j'étais bien placé et le ciel était complètement dégagé. Toute la côte occidentale de l'Italie du Nord défilait sous mes pieds et j'imaginai Véronique dans ce pays qu'elle aimait tant, conversant en italien avec les uns, avec les autres sans le moindre accent. Puis le survol des Alpes fut pour moi un émerveillement, jamais je n'avais vu la chaîne de montagnes aussi distinctement, dans toute son étendue, dans toute sa nudité, dans toute son innocence. Plus nous nous

en approchâmes, moins je pensai à ma sœur et à mon chagrin. Je compris alors que seule la beauté était capable d'un tel divertissement, cette beauté brute, évidente qui, à dix mille mètres d'altitude, se laissait admirer sans le moindre artifice. Je mitraillai de photos les sommets enneigés, le Mont Blanc en particulier, le plus emblématique, je les mitraillai pour les garder en mémoire, je les mitraillai pour oublier ma peine et la cruauté de la situation.

Une fois l'avion atterri à l'aéroport d'Orly, je filai à la gare de Lyon pour prendre le dernier TGV en direction d'Annecy. Je ne pris pas le temps de récupérer ma valise enregistrée en soute, je savais que Didier me rejoindrait chez ma mère deux jours plus tard. J'avais réservé en ligne sur mon smartphone l'une des dernières places qui restaient. J'étais assis, seul, près de la fenêtre dans le sens de la marche avec à ma droite, de l'autre côté du couloir, un couple de trentenaires qui, à la teneur de leur discussion, devait redescendre en Haute-Savoie après une journée de travail passée à Paris. L'atmosphère était calme et sereine, bercée par le train et la tombée de la nuit. Au bout d'une heure de trajet, j'éprouvai les mêmes symptômes que la veille au soir quand, allongé sur le lit de la chambre d'hôtel, je m'étais mis à pleurer. Si j'arrivais à dissimuler ma crise de larmes sous la capuche de mon ciré, je ne pouvais pas en étouffer ses sanglots.

La contrôleuse vint à ma rencontre et me demanda ce qu'il m'arrivait, je baissai ma capuche pour lui répondre, laissant découvrir mon visage et l'étendue de ma peine :

— J'ai perdu ma sœur.

— Ah désolée ! Je vous laisse tranquille.

Je pensais qu'elle en resterait là, mais un quart d'heure plus tard elle revint à la charge :

— Vous ne voulez pas plutôt vous isoler ?

M'isoler où ? Je préférais ne pas lui répondre, de toute façon, je n'en avais pas la force, elle n'insista pas et repartit aussitôt. Et puis je ne comprenais pas le sens de sa requête, quelle honte devrais-je avoir à être triste, étais-je gênant, étais-je contagieux ? Je sentais au contraire que mon chagrin était sain, qu'il était sincère et qu'il exprimait de façon naturelle la perte de l'être aimé. Et c'était sans doute en cela qu'il paraissait si embarrassant, si inconvenant, si rebelle, parce qu'il renvoyait à la peur de la mort, à sa négation et à son rejet dans l'espace public, parce qu'il contrevenait à cette injonction au bonheur imposée par notre société en toute circonstance. Seul signe de compassion, la femme du couple à ma droite qui déposa gentiment sur ma tablette quelques mouchoirs en papier, je la remerciai d'une voix étouffée, je fus touché parce geste, par son attention, cette marque discrète d'humanité.